

INTRODUCTION

L'emprise est un désert, une immensité froide et sans âme. Etendue sans limites, sans relief, où la succession des jours et des nuits n'a pas cours. L'emprise ne connaît pas le rythme.

L'emprise est une main. Momifiée, crispée sur l'objet qu'elle a voulu saisir. La mort et la rigidité l'ont figée dans ce mouvement suspendu, croché sur le vide comme une attente.

L'emprise est un oeil. L'oeil du requin, inexpressif, qui se ferme lorsque l'animal happe sa proie. C'est aussi un oeil vif, séducteur, caressant mais pénétrant. Un regard qui traverse, nie ou extirpe l'humain de son enveloppe. Oeil de l'empereur, du tortionnaire ou du séducteur.

L'emprise est une bouche. Avide, ouverte et saisissant ce qui la frôle ou ce qu'elle convoite. C'est une bouche qui parle, hurle ou murmure.

Mais l'emprise est aussi un mouvement et un appareillage, une préparation fébrile ou ordonnée qui déblaie ou accumule, écarte ou rassemble et parfois sélectionne. L'emprise c'est l'enfant qui se dresse et saisit le sein ou le biberon. C'est le premier mot et le premier regard. C'est le cri de celui qui gagne. L'emprise est une jubilation.

C'est encore un concerto de Bach, un aria de Mozart ou une symphonie de Mahler. C'est Léonard, Michel Ange ou Manet. C'est Giacometti, Camille Claudel et les cathédrales.

C'est Proust, Maupassant et l'enfant qui inscrit son premier mot. C'est le hochet tenu, la chaussure lacée et le premier pipi autonome.

Emprise de vie, pour la vie. Mais qui, parfois, tourne mal et se transforme en emprise de mort et pour la mort.

Que veut l'emprise ? Que cherche-t-elle ? Les apparences lui sont défavorables. Force brute, sans âme et sans retenue, il n'y a rien de commun entre la relation d'emprise et le jeu du pianiste. Sauf une main, des doigts et une certaine fermeté : une emprise. Mais d'un côté l'emprise étouffe et de l'autre, elle fait danser.

FREUD a toujours soutenu que les plus belles créations humaines ne sont au fond que des transformations de pulsions. L'analyse a pour but non de les rabaisser mais de les comprendre et, à partir de là, relancer leur mystère.

L'emprise n'a pas bonne presse. Les apparences sont contre elle. Les psychanalystes aussi, du moins jusqu'à ces dernières années. Concept flou, mal situé, et parfois brutal, l'emprise ne trouve qu'un strapontin théorique.

FREUD l'évoque pourtant dès 1905 et, jusque là, la pratique. Il pense l'emprise quand le dispositif psychanalytique est établi. L'emprise aurait-elle quelque chose en commun avec l'histoire et avec le dispositif de la psychanalyse ?

L'emprise est là, à chaque carrefour de l'oeuvre : 1905, 1915, 1920 et 1923. Quand FREUD propose de nouvelles idées, change ou fonde, il trouve répétitivement la question de l'emprise. L'emprise est en jeu dès qu'il s'agit d'origine, auto-conservation et sexualité, pulsion de vie et pulsion de mort. L'emprise a-t-elle partie liée avec l'originaire ?

L'histoire, l'originaire, le lien, la

saisie : FREUD nous entraîne en direction d'une terre inconnue, continent sombre ou noir de la psychanalyse. Il dit "pulsion de mort" et le pessimisme l'emporte. Mais que représente la mort ? FREUD donne peut-être un élément de réponse avant d'avoir posé la question. Dans le texte sur les trois coffrets, en 1913, la troisième femme, la mort, figure la troisième image de la mère. L'emprise serait-elle l'emblème de l'inceste ?

FREUD observe l'enfant et la bobine, modèle princeps de la connaissance, de la curiosité et de l'expérimentation. Tout savoir est une emprise. Tout apprentissage est une transformation. L'emprise constitue-t-elle l'essence du travail psychique ?

Quatre pôles accompagnent cette réflexion : pratique analytique, originaire, travail psychique et emblème théorique. Quatre dimensions pour penser l'emprise et proposer une ou plusieurs pistes de travail.

Il est vrai que l'emprise déroute. Lorsqu'on parcourt la littérature qui lui est consacrée on est frappé par la dimension interactive. On rencontre des pratiques d'emprise, des actes, des modes de domination ou de saisie. Quelque chose de mortifère ou de froid qui n'abrite, a priori, aucun fantasme : l'acte pour l'acte. Dans certains textes l'emprise est abordée à partir du social, du groupe ou de la dictature : emprise d'un homme sur d'autres hommes et emprise d'une idéologie. Le concept, a priori, n'a rien à voir avec la psychanalyse. Il décrit, au mieux des conduites, au pire des effets de domination politique.

L'excès est au coeur de l'emprise. Mais c'est un excès qui se donne aussi comme un manque. L'emprise est assez peu présente dans la littérature et il faut attendre le début des années quatre-vingts pour que la question de l'emprise soit posée à partir du corpus analytique.

C'est donc un concept déroutant par excès

et par défaut. Comme s'il véhiculait quelque chose d'insaisissable en lui-même. En proposant quatre pôles nous fixons d'emblée une limite. Comment traiter l'emprise sans recourir à l'emprise ?

Examinons rapidement ces quatre points.

La pratique analytique : nous postulons que le dispositif psychanalytique est une forme d'emprise qui s'exerce par l'intermédiaire du cadre et induit, du côté du patient, ce que nous proposons de nommer "la déflexion d'emprise", c'est-à-dire le transfert.

La théorie analytique : concept mal cerné, l'emprise est le plus souvent connectée à la pulsion de mort. Nous avancerons l'hypothèse que celle-ci figure, dans la théorie, l'impensé de l'emprise. Mais l'emprise représente aussi la part d'ombre qui rattache la psychanalyse à son histoire, aux pratiques de suggestion et d'hypnose.

Le travail d'emprise : l'emprise travaille à transformer le monde pour l'adapter aux désirs du sujet. Sa visée est strictement hédonique. Elle cherche à assurer les conditions de satisfaction à n'importe quel prix. Elle s'exerce répétitivement lorsqu'elle ne rencontre pas sa butée. L'emprise n'est ni bonne, ni mauvaise : elle représente le moyen, la poussée, l'actualisation de la pulsion. Elle n'est qu'un moyen de transport habité ou non par les traces mnésiques de la satisfaction, par la représentation de l'objet et par une vie psychique qui ne cesse de se projeter en avant pour se saisir davantage. Le travail de l'emprise est transformation de l'environnement et saisie interne, captation de l'objet et introjection.

A l'inverse l'emprise "folle" cherche constamment ce qu'elle n'a pas déjà trouvé : elle est alors destructrice et sans égard, pure culture non de mort mais de manque ou de perte.

L'originnaire relève d'une séparation non

situable historiquement parce que déjà là, donnée préalablement à tout investissement. Cette perte obscure a été "soignée" par un sexuel énigmatique dans lequel l'emprise a trouvé ou non son compte. Mais l'écart interne est ineffaçable et l'emprise s'emploie à retrouver ce dont le sujet a été séparé. Elle trie, rassemble, amasse et rapproche. Elle est l'écho de l'origine, forme d'ombilic psychique de la part du moi situé hors de lui.

Ces quatre points encadrent notre réflexion. FREUD les a parcouru en dessinant les lignes de force, en traçant parfois en creux les aléas des destins psychiques de l'emprise.

Nous essayerons de le suivre jusque dans les contradictions et les impasses. Est-il nécessaire d'aller jusque là ? Sans doute si nous admettons que ce sont non seulement les contenus représentatifs qui apportent quelque chose mais aussi leur enchaînement ou leur disposition réciproques. Ce parcours nous amène, plusieurs fois, à buter sur des questions complexes comme le masochisme ou la "pulsion" de savoir. Ce qui importe alors est moins la solution proposée ou possible que la butée énigmatique elle-même. Consubstantielle à l'emprise, la butée est d'abord invitation à un autre projet, à une autre forme de travail d'emprise.

Un effet possible de l'emprise dans le cadre de ce travail est de la "voir" partout. Si peu nommée dans l'oeuvre de FREUD, si peu considérée dans la littérature jusqu'à ces dernières années, elle apparaît finalement comme un concept majeur. Nous la détachons de la pulsion de mort et nous proposons de renverser le problème : la pulsion de mort ne serait, dans ces conditions, qu'un avatar de l'emprise folle ou de l'emprise perdue.

L'intitulé de notre travail -"les destins psychiques de l'emprise"- souligne que nous nous proposons d'interroger l'emprise en dehors du système interactif à l'intérieur duquel elle est souvent enfermée. Nous défendons sa mise en

oeuvre dans le développement de la représentation et, en dernière instance, dans l'appareillage psychique.

Notre travail constitue, de ce point de vue, une sorte de plaidoyer pour l'emprise, pour sa réhabilitation théorique et sa prise en compte comme concept majeur.

Il y a, aux origines de cette étude, une lecture parallèle de J.BOWLBY et de FREUD. Nous sommes frappé par la position résolument anti-métapsychologique du premier alors que nous pensons trouver, dans les "Trois essais", les modèles ou les intuitions nécessaires au développement d'une théorie de l'attachement.

Il y a aussi une sorte de constat clinique. Les enfants et les adultes avec lesquels nous travaillons se montrent quelquefois incapables de se saisir eux-mêmes. Il est possible d'aborder ces situations en terme d'organisateur anal défaillant mais nous nous trouvons alors devant la nécessité de chercher en deçà de l'analité les points de commutation qui étaient ou non cet organisateur.

FREUD évoque l'emprise comme une poussée contemporaine du stade anal mais aussi comme appareil. Notre première question a donc été celle-ci : que désigne l'appareil d'emprise ? A partir de là, la notion d'appareil nous a orienté sur l'idée de "travail" et nous nous sommes trouvé devant une problématique à plusieurs niveaux : l'emprise est-elle une pulsion ou un formant de la pulsion ? Quel est son devenir ou son rôle dans l'expérience de satisfaction ? Nous disposons d'une sorte de modèle hypothétique, le travail d'emprise, qui nous amenait à envisager l'éventualité de l'échec de sa mise en oeuvre.

Cette réflexion est strictement étayée sur les travaux de FREUD. Il nous a semblé que la recherche des points organisateurs désignés ou non du concept d'emprise dans son oeuvre constituait un travail prioritaire. L'analyse de ce concept dans l'oeuvre de M.KLEIN pourrait

faire l'objet d'une étude spécifique que nous n'avons pas la place d'entreprendre dans le cadre de ce travail.

Nous avons cherché à suivre les destins du concept dans l'oeuvre de FREUD. Chemin faisant nous avons dû aborder nombre d'éléments qui, a priori, n'ont pas de point commun avec ce qu'on désigne habituellement comme emprise. Mais, à partir de ce concept, c'est pratiquement la totalité de la théorie psychanalytique qui est interrogée. Nous avons conscience de n'avoir pas exploré toutes les possibilités qui s'offraient à nous et d'avoir négligé nombre de pistes. Cette étude se présente donc comme une sorte de d'exploration préalable et de mise en forme d'un ensemble de questions. L'hypothèse d'un travail de l'emprise est un premier palier susceptible de rendre compte de certaines configurations psychopathologiques. Mais l'analyse des destins de l'emprise dans le cadre psychanalytique est esquissée et réclame des recherches complémentaires.

Nous résumerons notre thèse de la façon suivante : l'emprise est emprise de vie, entreprise de vie. Les effets pathogènes sont rapportés à l'échec de son travail visant la transformation de l'environnement en vue de réunir les conditions adéquates de satisfaction. Elle ne constitue pas une pulsion et n'est pas référentielle à la pulsion de mort. Elle forme le vecteur "poussée" du pulsionnel, le "drang" qui exige mise en oeuvre et réalisation. Le concept de mort apparaît, de ce point de vue, comme l'impensé de l'emprise, un effet de son insuffisante prise en compte au plan théorique.